

## Prix Nouvelles voix 2017

Remis depuis 2013 par l'association d'écrivains PEN International, ce prix vise à encourager l'innovation littéraire dans les pays où elle est présente et à offrir un espace aux jeunes écrivains non publiés.

### Le balbutiement des apocalypses

par Annie Roussel

« [...]Tu m'as aimé avant la création du monde. »

-Évangile de St-Jean, XVII v.24

#### **08.**

Janvier émerge entre les fumées festives de décembre, déjà il faut se défaire des paillettes, des mousseux, des lumières colorées, commencer le long lendemain de veille d'une année entière dans les pénombres matinales et crépusculaires. Sur le boulevard, mon corps déambule à l'envers des autres. J'écoute le fourmillement de la cité se changer en un vrombissement sourd, rassurant, à mesure que mes pas m'éloignent des lampadaires bilieux et me rapprochent du quai. La structure de béton et de givre est abandonnée à l'obscurité, le ciel se fond aux eaux noires du fleuve sur lesquelles roulent des torrents de glace. L'été, lorsque la moiteur ambiante écrase jusqu'aux vagues, le courant semble stagnant, immobile. Il n'y a que l'hiver pour révéler l'impétuosité du St-Laurent.

Hypnotisée par le défilement des glaces, je laisse pendre mes pieds au-dessus du vide. J'imagine la fin du monde, cette fois en une pluie d'astéroïdes grandiose enflammant les rives avant de les engloutir, puis d'avalir les continents. L'angoisse de la mort s'émietterait dans le vertige de ce spectacle rappelant mes premiers feux d'artifice. Je dépose ma tête contre la glace de ce quai immense et pourtant désert. Les étés de mes souvenirs succombent dans le soir douloureusement polaire; mes lèvres tremblent, mes pieds se crispent par instinct. Je ne

ressens pas, pourtant, la pénétration de l'air hostile: ma nécrose est ailleurs. Les lumières de la ville ont volé la plupart des étoiles, et de celles qui restent, peut-être si peu brûlent encore réellement. Je place une main sur mon ventre, tente violemment d'empoigner la chair sous le manteau; c'est là que tu te trouvais, petit animal, il y a deux mois. Et je ne m'en remets pas, ma vie est devenue une spéculation de la tienne. Je rêve de toi toutes les nuits, petit animal, lorsque mes chimères se mêlent à mes délires. Tu demeures l'étoile morte la plus brillante de tout le ciel.

## **01.**

Son sexe goûte le mauvais whisky et la bière américaine, la faute de ma gorge engourdie d'alcool et du plancher collant des toilettes. J'entends à peine ses gémissements derrière la musique électro-pop remixée du Club, mais je sens son contentement dans ses doigts qui serrent ma tête, son extase dans ses ongles qui entrent dans la peau de mes tempes; je le suce un peu plus fort, un peu plus loin, jusqu'à ce qu'il abdique. Alors je le fais s'asseoir et surplombe le membre glissant qu'il enfonce brusquement en moi. Il agrippe ma taille frêle et se fait jouir en quelques coups bestiaux avec mon corps pendant que je l'embrasse comme une affamée pour ne pas laisser échapper un cri.

Dans le flottement après l'orgasme, j'ai l'impression d'observer notre position grotesque de plus loin, comme un spectre. L'alcool a alourdi mes membres et mes pensées ankylosées restent à mi-chemin entre l'illusion et le réel. Je ne sens pas son corps se défaire du mien lorsqu'il se lève, je ne sens pas le choc de la céramique poisseuse sur ma peau, ni le courant d'air qui plonge sur moi au moment où la porte claque, ni la semence chaude qui coule sur

mes cuisses. Mais je sens, bien plus creux qu'on ne m'a jamais touchée et honteuse, et sale, et usée, et vieillie de chaque petite mort jamais aboutie, qu'on m'a abandonnée une autre fois. Il ne laisse que le goût d'amertume de son sexe sur ma langue et ce sentiment d'avidité jamais assouvi, creusant un abysse invisible sous mes côtes, près de l'aorte.

Je relève la tête et vois ma mère entrer en silence dans les toilettes. Elle verrouille la porte derrière elle et me tend une serviette, détourne le regard pendant que j'essuie le sperme sur ma peau. Son corps vient se serrer aux côtés du mien, ma tête tombe sur son épaule et ses doigts glissent dans mes cheveux. Le murmure d'une berceuse s'échappe de ses lèvres. Je voudrais me laisser mourir dans l'amour de ma mère. L'unique linceul dans lequel je ne me débattrais pas, le seul tombeau où je m'échouerais béate, attendant les vers, la putréfaction, les charognards, le poids, enfin, de la poussière, le renouvellement des atomes de mon corps.

Un frisson violent me traverse, j'ouvre les yeux en sursaut. Le vrombissement du club a cessé d'un coup, il est trois heures du matin. Je suis seule dans la saleté crasse. Ma mère est morte le 6 juin 2003. Je sors sans passer au vestiaire. L'automne est frais, pas encore insupportable; mon manteau attendra. Je n'emprunte que les rues sombres, dépeuplées; à cette heure mon mascara a fondu sur mon visage et j'ai des yeux de mort-vivant. Les feuilles oranges croustillent sous mes talons vermeils; je m'étais déguisée en vraie putain ce soir, dommage que je me sois fait mordre par un zombie. Les brumes d'octobre m'entourent peu à peu, j'entrevois dans un coup d'œil une longue silhouette derrière moi; nous marchons dans la même direction. Les citrouilles trônant devant les portes me jaugent, l'air grave. Même si ma réalité

s'est altérée tout à l'heure dans un dernier comprimé d'*ecstasy*, j'empoigne le canif au fond de mon sac à main pour défense.

La porte de mon appartement s'ouvre enfin, après l'éternité du retour et mon pouls en tumulte. Au milieu de la pièce, j'enlève tous mes vêtements, agacée de les sentir sur moi, et constate l'aube. Nue devant le rideau ouvert, je subis le recommencement des jours sans pouvoir reposer ma tête. Je cherche entre mes murs dépouillés quelque chose, j'ignore quoi, quelque chose qui ait du sens. Je sais par coeur l'effet qu'auront les stimulants, je sais par coeur que bientôt, rien ne pourra me consoler et il me faudra une corde pour me rattacher au monde des vivants, au monde de ceux qui existent et qui y trouvent leur compte. Mais il ne se trouve rien, toutes les boîtes sont vides et il est tard. La drogue termine son effet comme l'orque assène son coup de grâce au phoque en replongeant dans la mer. Je remplis la baignoire, y passerai le temps qu'il faudra; il me semble avoir accumulé cette nuit des années de poussière.

Quinze heures s'étend mollement dans l'après-midi. J'ouvre les yeux sur mon corps frissonnant dans l'eau froide; la lumière vive du jour force un haut-le-cœur impossible à retenir jusqu'à ma gorge. Je vomis dans mon bain. L'absurdité de la situation m'impose un rire. Tout est toujours à recommencer. Tirer le bouchon, actionner la douche. Vider la bouteille de savon, frotter l'indignité, la répugnance des fluides inconnus, frotter les images floues, l'amertume, frotter le plus fort possible, frotter jusqu'à en avoir mal, le corps bariolé de rouge. Laver tout le noir des yeux, le rouge des lèvres, le rose des joues, confronter son visage nu. Confronter sa laideur.

Mais surtout remettre son masque. Remettre son costume. Se remettre au travail.

## **02.**

- Si au moins tu te faisais payer pour tes baisés de merde, Fred. Tu vau<sup>x</sup> ça, j'te jure, j'te payerais, moi.

Aline se trouve drôle. Elle m'embrasse le front avant de repartir servir un client. Elle transpire le parfum de ces fameuses filles à saveur populaire, sucrées et joueuses; ses pourboires dépassent toujours les miens. C'est à cause de mon visage qui sourit à l'envers.

- On va manger une poutine avec Max après le *shift*, ça te tente?

- Ah... Non merci, j'ai mal au coeur depuis une semaine, j'pense que j'ai attrapé un virus.

- Tu serais pas enceinte, quand même?

Aline rit de sa blague. Elle s'arrête lentement en voyant mon visage s'alourdir. Nous nous regardons en silence. Mes organes se nouent en chaos à l'intérieur de moi. Le doute est semé, germé, le doute est un arbre à grand déploiement dans mon ventre.

## **03.**

Je longe les allées, doucement, tente d'oublier la raison qui m'amène ici, m'attarde sur les mascaras, les rouges à lèvres, « non merci, je fais juste regarder. » Une autre allée, les savons. Je veux prendre le temps de les sentir un à un, comme si ma lenteur allait arrêter la Terre de tourner. Sur la tablette du haut, une bouteille rose annonce un parfum sucré. Je revois ma mère, confinée à l'hôpital, me demander de lui apporter un nouveau savon; elle ne supportait pas d'avoir l'odeur de ceux partis avant elle. Grâce à moi, sa mort a eu un parfum de fraise.

À la fin, elle n'était plus ma mère que par bribes; sa propre enfance la rattrapait, son corps dépouillé me devenait étranger. Le ventre chaud et épais dans lequel elle m'avait

confortablement vautrée s'était décharné comme la mie d'un pain laissé aux vers. Les seins opulents auxquels j'avais bus, avide, avaient été amputés, laissant deux morsures sur sa peau bleuie. Ses cheveux l'avaient désertée si tôt dans le processus. Elle était devenue une forêt de novembre lugubre attendant neige, ce suaire blanc qui l'accompagnerait à la morgue.

Mais contre la douleur, son esprit était demeuré intact; il émanait d'une lumière dense. Elle avait voulu s'imprégner de chaque détail, de chaque morceau de sa vie qui lui faisait regretter de partir. Elle avait aimé passionnément toutes les dernières fois où on l'avait plongée dans un bain fumant, trop chaud, toutes les dernières fois où elle avait fermé les yeux dans l'ardeur du soleil, toutes les dernières fois où elle avait entendu un cri neuf, douloureux, du pavillon de maternité. Les dernières fois où elle avait goûté les desserts exagérément sucrés de la cafétéria de l'hôpital, les dernières fleurs qu'elle avait reçues, qu'elle avait observées se faner parmi les après-midis tièdes. Toutes les dernières fois où elle avait perdu ses clés, son souffle, sa certitude de vivre; elle trouvait dans le vide des choses la gratitude d'en avoir un jour profité.

Je garde la bouteille rose sur moi, je ne veux pas arriver à la caisse armée seulement d'un test de grossesse.

#### **04.**

Les deux lignes verticales me confirment ce que je savais. Un sifflement aigu assourdit les bruits de mon appartement; mes espérances pulvérisées, explosées. La honte se déverse sur ma nuque comme un jet d'eau glacial : personne ne doit savoir. Je pense à *Watatatow*, à *90210*, à *The O.C.*, à ces mélodrames adolescents dont l'intrigue repose sur un test de grossesse

positif; je ne suis qu'un autre de ces personnages dérisoires. Devant le miroir, je scrute obsessivement le bas de mon ventre en absorbant l'idée qu'un fœtus vivant s'y trouve, un semblant d'humain. Petit animal anonyme; je t'ai réveillé des limbes, tiré du néant, des ombres, des morts peut-être. Tu n'existais pas. mais te voilà colossal; l'immensité de tes possibles destins me glace. L'horloge au mur continue son mouvement mais le temps est figé. Je devrai te rendre au néant, petit animal.

Lorsque je me roule sous les couvertures froides ce soir-là, ma solitude habituelle s'est voilée; je ne suis plus seule dans l'alcôve de mon corps.

## **05.**

Les trois verres luisent sous les *blacklights*, l'once de whisky à l'intérieur comme une potion noire. J'ai promis à Aline que j'allais bien, mais après trois bières et mon cellulaire vide affichant deux heures du matin, j'avale un premier *shooter*.

- Ça, c'est pour le gars de l'autre soir.

La brûlure est douce, je continue.

- Ça, c'est pour l'autre gars de l'autre soir.

Impassible, je lève le dernier verre.

- Et ça, c'est pour mon bébé.

Les yeux bordés de mascara d'Aline s'affaissent; elle s'en doutait déjà, nous appartenons après tout à cette génération d'embryons amputés. En dehors de nos excès presque quotidiens de caféine, de nicotine, d'acétaminophène, de méthylphénidate, d'amphétamine, de benzodiazépine, en dehors de nos petites fins du monde urgentes engourdissant l'ennui, la

menace d'apocalypse est réelle. Les océans gavés au plastique, l'air de Pékin muté en poison lent, l'humanité appelant un constant festin de démesure; la lente décrépitude des hommes est entamée. C'est ce qu'il nous reste, génération d'enfants impossibles; un millénaire immense à porter à bout de bras et des cendres de révolutions déjà exécutées.

## **06.**

- Tu en es à la quatrième semaine. Te rappelles-tu la date de tes dernières menstruations?

Pour elle, ça semble d'une évidence. Les filles se souviennent de la date de leurs règles. Les filles sont responsables quant à leurs méthodes de contraception. Les filles adoptent des comportements sexuels prudents. Je ne suis pas « les filles. »

- Pas vraiment... Le mois passé, je pense.

Son bureau baigne de clichés ternes mais rassurants; le blanc des murs cassé avec le temps, des affiches anatomiques d'utérus dont le rose vif s'est assagi sous le soleil répété des années. Un panier rempli de condoms multicolores, ludique arc-en-ciel de contraception et un poster défraîchi annonçant au moins neuf autres méthodes révèlent l'absurdité de ma situation.

- À ce stade, il est encore possible de provoquer un avortement médical, tu n'aurais pas à attendre la sixième semaine et ça se produirait chez toi.

Docteure Barbeau me plonge dans une explication étendue où mon attention n'arrive qu'à dériver sur la bienveillance de sa voix. Elle sait. Elle comprend. Elle en a vu d'autres. Elle me raconte dans le ton de ses mots que je reste le cas normal, l'imprudence de trop, les regrets qui s'estomperont. Après approbation, elle me donne le rendez-vous où j'avalerais les pilules pour tuer l'embryon, et me demande si j'ai des questions.

- Il a un cœur, là?



Elle acquiesce. Je tends les mains vers son épaule, où pend son stéthoscope.

- Est-ce que je pourrais l'entendre?

Ses yeux s'arrondissent de pitié, elle voudrait me le refuser, par compassion, mais elle sait. Elle comprend.

- Merci.

Je cherche, hésitante et aveugle sur ma peau, les battements du petit condamné. Ils s'écoulent d'une langueur paisible, comme pour prolonger l'attente dans l'antichambre chaleureuse de mon ventre. Je ferme les yeux, presse les embouts plus près de mes tympans. Le cabinet s'estompe, je reviens à mon propre commencement, au métronome cardiaque de ma mère, sa régularité berçante, au feutre enveloppant de son sein. Je reviens à la douleur de la première gorgée d'air, à la clarté lancinante des heures inédites, à la fusion rompue des corps suivie du froid. Je reviens à la déchirure de naître et je te promets, petit animal; il n'y aura pas la lumière des néons âpre sur tes yeux, ni la blessure du givre sur ta peau, il n'y aura pas la discordance frénétique des villes à endurer ni le goût du sang sur ta langue. Je te préserve de cela et du reste, je te couvre au creux de ma quiétude jusqu'à ta toute fin.

Dans la latence de ta disparition, je m'invente tes vies. J'aime t'imaginer garçon. Tu aurais eu moins d'hésitation en rentrant des bars, moins peur dans les ruelles noires aux odeurs d'urine. Tu n'aurais jamais frotté ton ventre en te demandant quel petit être humain se trouvait là au mauvais moment. Parmi les milliards de possibles, tu serais peut-être devenu un de ces cadavres identifiés John Doe, cas irrésolu emballant l'imagination. Un divorcé encore amoureux, inguérissable, s'accrochant au passé jusqu'à en perdre les ongles. Un suicidaire chronique revendiquant son refus de l'existence; je serais morte chaque jour de l'aimer trop,

morte de sa plainte irrémédiable appelant son propre avortement. Ou un rêveur, peut-être, un optimiste pur qui m'aurait trainé au-delà de ma noirceur, qui aurait cru à la beauté des mauvaises herbes, des jours de pluie, des taches de sauce tomate. Qui aurait vu en la vie bien plus que moi, qui m'aurait écarquillé les yeux de cette lueur dense dont irradiait ma mère.

Tu aurais aimé cet univers, même s'il est à pleurer, petit animal. Tu n'aurais pu qu'apprécier sa laideur, à force d'en subir les affres, à force de t'imprégner de son odeur fétide. Tu n'aurais pu que t'en attendrir comme on choisit le chaton le plus laid d'une portée par miséricorde.

Et je t'aurais aimé. Contre ma laideur, mon corps poussiéreux, ma lassitude suante. Dans l'habitude, j'ai pris soin de n'aimer que mes souvenirs: j'aurais marché des continents avec le poids des monstres accroché à ma peau comme des chardons pour me rendre à ton amour. J'aurais déconstruit mes lieux communs à coups de massue, t'aurais accueilli dans le délabrement des murs. Je t'aurais déposé sur mes ruines, tu aurais poussé en tournesol, cherchant la lumière entre les fissures de nos catacombes. À l'automne tu aurais semé les graines de ta tendresse, nous aurions attendu les printemps. Comme je t'aurais aimé.

## **07.**

Il n'y aura pas d'autre aube que celle-là. Les réverbères allumés devant le ciel rose rappellent *l'Empire des Lumières*. Tout est encore pur, la vivacité des heures neuves rougit mon nez, la neige s'évaporerait sous les premières lueurs, effaçant mes traces. Encore intouché, le fleuve se prélassait sous mes pensées indolentes; que créerait mon corps, missile fêlé, s'il tombait sur l'eau? Une onde anonyme, vite morcelée. Tu es mort hier, petit animal, et moi aussi. Tu es mort

hier, et je ne suis plus qu'un cercueil à moitié vide. Ton existence se sera butée au territoire de mes rêves empreints d'étrangeté. Bientôt, je maculerai mes murs, mon corps, ma vie de ton sang, jeterai l'amas de chair qui te compose et contemplerai l'hécatombe.

Un paquebot brise les flots, frôle, dans son immensité, les premières notes d'aurore. Et je sais qu'il faut revenir au monde. Il faut recoller les morceaux égarés de l'âme. S'éloigner du spectre des lumières sombres, remplir les boîtes; de tempêtes de neige, d'aurores boréales, de banquises en naufrage. De nuits d'ivresse, d'orgasmes fulgurants, de collision d'étoiles. De rêves, d'espérances et d'entêtement. Il faut attacher solidement les câbles, semer les miettes; ne plus jamais se perdre sur la terre des vivants, ne plus jamais s'égarer de l'autre côté des cartes, verser dans l'opacité des jours. Il faut observer chaque mouvement, chaque vibration, s'amouracher de l'imperceptible. De l'ensemble des gestes dans l'engrenage qui garantit le débit des jours. La plainte imperturbable des clochers d'église s'élevant d'un autre temps. La trace gonflée du songe au matin, ses émotions échouées au bord de la mémoire, ses images d'un ailleurs improbable. La coïncidence parfaite, menaçant l'illusion de l'absurde, les moments teints d'insolite où chaque bruit semble se taire et les secondes corrompre leur élan. Le bruissement des nuits d'été venteuses, la joie fébrile qui nous happe par hasard mais s'écoule aussitôt, les sourires des enfants, avant les cataclysmes. Et l'idée que tu aies existé, quelque part, quelque peu, dans ma propre histoire.

Il faut se noyer de ces vagues éphémères et émerger encore.

Le jour peu à peu se compose, le ronronnement citadin naît à nouveau dans une clarté plus crue. Je reprends les images de la veille à la clinique; cette fille devant moi dans la file qui venait annuler son rendez-vous. Lorsqu'elle s'est retournée, en quittant les lieux, j'ai juré qu'elle avait les yeux de ma mère.